

Alessandro Baricco

Cette histoire-là



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Alessandro Baricco

Cette histoire-là

*Traduit de l'italien
par Françoise Brun*

Gallimard

Cette traduction a été révisée
par la traductrice pour cette édition.

Titre original :

QUESTA STORIA

© *Alessandro Baricco, 2005. All rights reserved.*
© *Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.*

Écrivain, musicologue, éditeur, auteur et interprète de textes pour le théâtre, Alessandro Baricco est né à Turin en 1958. Dès 1995, il a été distingué par le prix Médicis étranger pour son premier roman, *Châteaux de la colère*. Avec *Soie*, il s'est imposé comme l'un des grands écrivains de la nouvelle génération. Sa pièce *Novecento : pianiste*, monologue pour le théâtre, est jouée dans toute l'Europe. Il a réalisé en 2008 son premier film, *Leçon 21*. L'école qu'il a fondée en 1994 à Turin avec des amis, la Scuola Holden, qui enseigne les techniques de la narration, a été la première de ce genre en Italie.

OUVERTURE

Tiède la nuit de mai à Paris, mille neuf cent trois.

Chez eux, cent mille Parisiens renoncèrent à une moitié de la nuit, pour s'écouler en masse vers Montparnasse et Saint-Lazare, vers les gares du chemin de fer.

Certains n'allèrent même pas dormir, d'autres avaient mis le réveil à une heure absurde pour glisser ensuite hors du lit, se laver sans faire de bruit, ni heurter les objets, en cherchant leur veste. Parfois c'étaient des familles entières qui partaient, mais ce furent pour la plupart des individus isolés qui entreprirent le voyage, souvent contre toute logique ou bon sens. Les épouses, dans les lits, ensuite, étendaient les jambes en travers du côté resté vide. Les parents échangeaient trois mots, en écho aux discussions de la veille, des jours d'avant, des semaines d'avant. Elles portaient sur l'indépendance des fils. Le père se redressait sur l'oreiller et regardait l'heure. Deux heures.

Il était insolite ce bruit car cent mille personnes à deux heures du matin c'est comme un torrent qui déboule dans un lit inexistant, muette la grève, disparus les

cailloux. De l'eau sur de l'eau. Ainsi leurs voix couraient entre des rideaux métalliques, des rues vides et des choses immobiles. À cent mille ils prirent d'assaut les gares de Montparnasse et Saint-Lazare, parce qu'ils craignaient de ne pas trouver de place dans les voitures pour Versailles. Mais tous à la fin trouvèrent place dans les voitures pour Versailles. Le train partit à deux heures treize. Il file, le train pour Versailles.

Dans les jardins du roi, à pâture dans la nuit, paisibles pour le moment, sous les carcasses de fer, autour de leur cœur de pistons, les attendaient 224 AUTOMOBILES, arrêtées sur l'herbe, dans une vague odeur d'huile et de gloire. Elles étaient là pour disputer la grande course, de Paris à Madrid, à travers l'Europe, depuis les brouillards jusqu'au soleil.

Laisse-moi aller voir le rêve, la vitesse, le miracle, ne m'arrête pas avec ce regard triste, laisse-moi cette nuit vivre là-bas sur le bord du monde, cette nuit seulement, après je reviendrai Des jardins de Versailles, *madame* *¹, s'élança la course des rêves, *madame* *, Panhard-Levassor, 70 chevaux, 4 cylindres en acier perforé, comme les canons, *madame* * Les AUTOMOBILES, elles pouvaient aller jusqu'à 140 kilomètres à l'heure, arrachés à des routes de terre et de nids-de-poule, contre toute

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

logique et bon sens, en un temps où les trains, sur l'étincelante sécurité des rails, arrivaient difficilement à 120. Tellement qu'en ce temps-là ils étaient certains — certains — qu'un être humain ne pouvait pas aller plus vite : là était la limite ultime, et là était le bord du monde. Ceci explique comment il fut possible que cent mille personnes aient débouché de la gare de Versailles, à trois heures du matin, dans la tiède nuit de mai, laisse-moi aller vivre là-bas, sur le bord du monde, cette nuit seulement, je t'en supplie, après je reviendrai

Si une seule d'entre elles remontait la route dans la campagne, ils couraient à perdre haleine au milieu des blés pour aller à la rencontre de ce nuage de poussière, et jaillissant des arrière-boutiques ils couraient comme des enfants pour en voir une passer devant l'église, en hochant la tête.

Mais 224 à la fois, c'était un pur émerveillement. Les plus rapides, les plus lourdes, les plus célèbres. Elles étaient des reines — L'AUTO-MOBILE était une reine, car elle n'avait pas encore été pensée servante, elle était née reine, et la course était son trône, sa couronne, les automobiles ça n'existait pas, pas encore, il n'y avait que des REINES, viens les voir à Versailles, en cette tiède nuit de mai, Paris mille neuf cent trois.

Pour partir elles attendirent l'aube. Puis, avec ordre, elles prirent la route pour Madrid. Le règlement prescrivait qu'elles partent à une minute

d'intervalle l'une de l'autre. Le parcours avait été dessiné en trois étapes : l'addition des temps désignerait le vainqueur. Il y avait aussi des motocyclettes : mais ce n'était pas pareil.

L'auto devant toi était un nuage de poussière parti un rien avant. Quand tu entrais dans l'épaisseur du nuage, tu la savais à ta portée. Tu ne la voyais pas, mais tu savais qu'elle était là. Alors tu te jetais là-dedans, à l'aveuglette. Ça pouvait durer comme ça des kilomètres. Quand enfin tu voyais son dos, tu commençais à hurler, pour demander le passage. Tu restais dans cette poussière aveugle jusqu'à ce que tu arrives à sa hauteur et que tu pousses ton museau devant le sien. Alors le nuage s'ouvrait et tu recommençais à voir ce qu'il y avait devant. Tout ce qui surgirait à présent était pour toi, tu l'avais mérité avec cette folie du dépassement, et maintenant ça t'attendait. Un virage en coude, le goulet d'un pont, l'extase d'une ligne droite entre les peupliers. Les roues caoutchoutées frôlaient des fossés, des bornes, des parapets et les visages ébahis d'un public incrédule. Inimaginable, qu'on puisse en sortir vivant.

Quant aux Espagnols, là-bas à Madrid, ils attendaient l'arrivée de la course pour le lendemain matin, à l'aube. Dans le doute, ils décidèrent de profiter de la nuit — en dansant.

Les cheveux bien séparés comme des sillons de blé qui brillent sur la colline de ma cabeza, je suis le chef de rang de cette tablée qui compte maintenant 224 couverts, autant qu'en a voulu le roi, sous le grand dais bleu, de cette Espagne mille neuf cent trois. Face à la banderole de l'arrivée, ces miroitements de cristal et d'argent.

L'une après l'autre j'ai essuyé

toutes les coupes de cristal, et je recommencerais dans quelques heures, pour enlever l'humidité du matin. J'ai promis qu'elles tinteraient parfaites au rugissement des automobiles reines — et c'est pourquoi je fais arroser les cent derniers mètres de route à intervalles réguliers, toutes les deux heures et demie. Pas de poussière sur mon cristal, hombre

Donne-moi les lèvres des demoiselles qui se poseront sur ce cristal, donne-moi leur souffle qui le voilera de buée — donne-moi le battement de leur cœur quand elles essaient leur robe, en ce moment même, devant des miroirs espagnols que je jalouserai toute ma vie

Alors que déjà les premières automobiles arrivent à Chartres. À l'entrée des villes elles freinent et, au pas, escortées par des commissaires de course à bicyclette, elles traversent l'agglomération, comme des bêtes à la longe. Frémissantes encore de la course tout juste interrompue, elles avaient l'odeur lourde des choses qui sont advenues. Les pilotes en profitaient pour boire, et nettoyer leurs lunettes. Ceux qui roulaient avec un mécanicien à bord, dans les automobiles les plus grosses, échangeaient avec lui quelques mots. Dans la banlieue, le commissaire à bicyclette s'écartait, et les moteurs recommençaient à gronder vers la campagne.

Le premier à arriver à Chartres fut Louis Renault. À Chartres il y avait la cathédrale, et dans la cathédrale il y avait les vitraux. Dans les vitraux il y avait le ciel.

Ils étaient des millions ceux accourus pour voir, agglutinés sur le bord des routes comme des mouches sur un sillage de sucre, une goutte allongée qui s'écoule à travers les champs de France.

Le premier à s'arrêter fut Vanderbilt, un cylindre fendillé dans le cœur de sa Mors, au profil de torpille. On le vit se ranger le long d'un canal.

Le baron de Caters dépassa les trois hameaux de La Ronde, en saluant de la main, puis il attaqua Jarrot et Renault, sur les interminables lignes droites qui longeaient le fleuve. À un endroit où se trouvait une courbe masquée, il déporta trop largement sa Mercedes et termina dans un coup de frein contre un maronnier. Le bois avait des siècles d'âge, il déchira l'acier.

Une femme, à Ablis, depuis une demi-heure qu'elle entendait tout ce vacarme, sortit de chez elle pour aller voir. Elle ne posa même pas les œufs, deux œufs, qu'elle avait à la main, pour faire sa cuisine. Au milieu de la route elle attendit le prochain nuage de poussière, pour comprendre. Il arriva à une vitesse que la femme ne connaissait pas. La femme s'écarta avec une lenteur que le pilote avait oubliée. La main se referma sur les œufs. Le craquement des coquilles un dieu l'entendit, peut-être, au moment où la Panhard-Levassor de Maurice Farman balayait la vie de cette femme, l'envoyant rebondir à quelques mètres de là, où elle souffrit, puis mourut, d'une mort théoriquement hors de sa portée.

Les premières nouvelles parlaient de Marcel Renault, un accident, mais rien de plus. On pouvait penser à une avarie. Puis remonta le long du sillage de la course l'image d'un Marcel Renault couché par terre, sur le

bord de la route, et d'un curé penché sur lui, tandis qu'à toute vitesse les autres passaient, suivant l'ordre de la course, couvrant de poussière l'extrême-onction. Quelque chose l'avait projeté au loin, dirent-ils plus tard, et les quatre roues incontrôlées avaient foncé vers le ventre noir de la foule. Nul ne pouvait dire pourquoi ça n'avait pas été un massacre. Marcel Renault, lui, était resté avec quelque chose de cassé à l'intérieur. À dire vrai il était mort.

Naturellement le vent soulève les nappes de lin et c'est agaçant, si bien que nous avons dû les enlever et que la table n'est plus pareille. Au centre, des corbeilles de freesias. Rouges et jaunes, bien sûr, aux couleurs du royaume.

À la nouvelle de la mort de Renault, reçue par câblogramme, les Espagnols imaginèrent la minute de silence qu'ils observeraient en son honneur. Et en même temps l'idée se faisait jour dans les esprits que la course, par cette mort, avait acquis vraiment la dimension qui était la sienne, si bien qu'aucune élégance ni richesse, face à cela, ne paraîtrait excessive, ou infantile. Ils le comprirent avec un certain soulagement.

Tandis qu'elle, la plus jeune, elle déclara qu'elle restait à la maison, jusqu'au coucher du soleil, et n'irait danser qu'à la nuit tombée. Pourquoi me fais-tu une chose pareille ? lui demanda son père. Elle était d'une beauté éblouissante. Elle s'arrangea une bouclette, sur la nuque

Un grand tableau, installé près de la banderole de l'arrivée, donnait les informations sur la course, et à midi commencèrent à arriver de toute l'Espagne les connaisseurs, puis les premières familles nobles, certaines avec leurs enfants. Beaucoup avaient

prévu de rentrer chez eux dans l'après-midi pour se changer et se rafraîchir avant la longue nuit.

Puis quelqu'un dit que la Wolsley de Porter avait heurté un passage à niveau et qu'elle avait pris feu.

Ce que je ne peux pas oublier c'est le souffle des autres automobiles qui passent derrière moi, sans même ralentir, tandis que debout je regarde cet homme qui, avec une grande dignité, droit contre son siège, les bras le long du corps, est en train de brûler, dans l'incendie de son automobile — seule sa tête penche sur le côté, pour nous dire qu'il est déjà mort. Il y a ceux qui arriveront chargés de seaux d'eau, bien après. La fumée noire sent la carcasse au soleil. Je vous dis que derrière moi les autos passaient, ce n'était pas une illusion.

À l'entrée d'Angoulême, à trois kilomètres du contrôle, le paysan dit qu'il s'en foutait de ce qui pouvait bien se passer, il avait tout son travail à faire, alors il siffla son chien qui poussa les trois vaches pour traverser la route. Richard arriva à cent vingt kilomètres à l'heure, il n'essaya même pas de freiner, mais crut lire dans l'espace entre deux peupliers l'échappée ultime vers l'infini. Sa Mercedes répondit mal, et les deux peupliers se resserrèrent comme jamais on n'aurait cru. Richard mourut sur le coup, le bois luisant du volant telle une côte noire, parmi les siennes.

Les câblogrammes répercutaient à Paris une histoire illisible, car partout

où elle passait la course crachait dans le désordre des éclats télégraphiques semblables aux retombées d'une explosion. Signalons accident identifié. fantastique présence des foules. temps partiel au contrôle de Bartam. par mort survenue à 11 h 46. rend impossible garantir les conditions.

Dans une telle confusion, les préposés au grand panneau de Madrid étaient à la peine sous le soleil haut à présent, accrochant et décrochant les pancartes, beaucoup opérant à la craie, pour écrire sur le noir du tableau. On leur passait des bouts de papier qu'ils piquaient sur un grand clou une fois qu'ils les avaient mémorisés puis retranscrits en grand pour les yeux de tous. Quand le clou était plein, un gamin les vidait dans les ordures. Mais ce gamin avait du talent et ne jeta rien, et le lendemain, chez lui, relut tout pour le plaisir. Et plus tard, dans la vie, fut incapable de lire quoi que ce soit d'autre, car toute littérature lui semblait une simplification pour les enfants, ou une inutile concession aux sentiments

En tout cas l'on convint que le mot approprié était *retirado*, qui ne faisait pas la distinction entre celui qui s'était arrêté sur le côté pour panne de moteur, et celui qui était mort une fois pour toutes dans un amas de ferraille et d'essence. Les *retirados* étaient inscrits dans la partie basse du grand panneau, en caractères d'imprimerie. Les gens regardaient la liste s'allonger, et certains commençaient en souriant à se demander s'il resterait quelque chose à voir, pour ceux qui attendaient dans la dernière ligne droite à Madrid.

La beauté de ma fille, voilà ce qu'il vous restera à voir, pensa-t-il

Exactement à l'instant où l'énorme De Dietrich pilotée par

Stead décollait au-dessus du parapet d'un pont, à Saint-Pierre-de-Palais, emportée par sa propre vitesse. Les gens jurèrent que les roues tournaient encore dans l'air comme des folles, brûlant les chevaux, un instant avant que tout aille s'écraser dans le lit du cours d'eau. Elles virent passer deux kilomètres en aval une eau troublée par l'essence et le sang, les lavandières, et que pouvaient-elles y comprendre. Mais quelques-uns à Paris commencèrent à comprendre.

À portée de fusil du ruisseau qui saignait encore, en un endroit appelé Bélamas, un brouillard de fatigue descendit sur les paupières de Tourand, au trente-deuxième dépassement, et l'automobile partit doucement sur le côté, comme si elle voulait seulement aller faire un tour. L'enfant cria, mais sans voix, rien que sa bouche grande ouverte.

Alors le soldat Dupuy, en permission, se lança au milieu, entre l'automobile et l'enfant, pour interrompre la ligne mortelle que le hasard dessinait et qui allait d'un monstre à un enfant. L'énorme capot en forme de coquillage le souleva de terre comme un chiffon, et le soldat Dupuy était mort en héros avant de retomber.

Déviée par le pantin-soldat l'automobile revint au milieu de la route mais tel un animal blessé s'emballa pour de bon et coupa soudain vers la droite, bondissant aveuglément dans le public, et frappant au hasard. On apprit ensuite qu'un homme était mort. Mais les pères ame-

naient encore leurs enfants, et les jeunes filles déambulaient par groupes, riant nerveusement, de long en large sur le bord de la route. Dans les boutiques les gens restaient des heures sur le seuil, à hocher la tête. Et ceux qui venaient acheter s'arrêtaient, et regardaient. Certains grimpaient dans les clochers pour mieux voir de là-haut, car tout semblait possible, ce jour-là.

Trois millions de personnes, dit-on, alignées pour voir cette merveille, hypnotisées par ce miracle

Dans les bureaux de Paris, petit à petit, les câblogrammes dessinèrent l'image d'un long serpent qui descendait la France sans contrôle, aveugle de fureur et d'épuisement, crachant son venin au hasard, exaspéré par la poussière et le fracas de la foule

Pendant qu'autour du grand panneau de Madrid c'était encore tout un ballet fébrile de pancartes, propre et silencieux, dont personne n'aurait pu déduire autre chose que la juste animation d'une course et le fier enchaînement des épisodes sportifs. Les orchestres répétaient sous le soleil des musiques de cuivre, et les premiers à danser retrouvèrent des pas appris dans leur enfance et qui les élevaient à une beauté inattendue. Danseront-ils avec nous, les cavaliers couverts de poussière? dis-moi, danseront-ils avec nous? j'ai ce mouchoir, que je voudrais leur donner, et j'ai aussi un baiser, à garder précieusement

À Versailles, où tout a commencé, les jardiniers mesurent le désastre, dans le silence royal déserté, et tels des corbeaux sur les semailles ils vont et viennent sans trajectoire, penchés à ramasser les restes de la fête. L'un d'eux se redresse et regarde vers l'Espagne. Il a comme

l'impression d'en voir une revenir, au ralenti, vaincue par un remords indicible. Mais les automobiles ne reviennent pas.

On demanda à *monsieur le Président* * ce qu'il en pensait, et il dit que c'était difficile à comprendre. Il dit que ce n'était pas bien clair, ce qui se passait. Il se tourna vers Dupin, parce qu'il avait confiance en lui. Dupin fit un geste dans l'air, comme pour indiquer un vol d'oiseaux. Une nuée d'oiseaux mis en fuite par un coup de fusil.

Pendant ce temps les premières automobiles arrivaient à Bordeaux, première ligne d'arrivée fixée dans la prose de la course. Des chronométrateurs en complet élégant surveillaient les aiguilles sur les cadrans noirs, égrenant la poésie de nombres compliqués qui représentaient le temps. Les pilotes descendaient alors de leur siège et en chancelant demandaient à boire, avec un sourire forcé aux plaisanteries des gens. À leurs grandes claques dans le dos. Quand ils relevaient leurs lunettes sur le front, leurs yeux hallucinés apparaissaient au milieu de la peau blanche. Comme les yeux de ceux qui ont vu des fantômes, ou des incendies.

De temps en temps je jette un coup d'œil au grand panneau parce qu'un chef de rang doit tout savoir, et ne se laisser surprendre par rien. Une plaisanterie sur le vainqueur, par exemple, peut adoucir le geste avec lequel on ramasse un couvert tombé, cela s'apprend avec le temps. Tout le temps que j'ai passé à virevolter entre des tables dressées. Si je met-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

NOVECENTO : PIANISTE. Un monologue / NOVECENTO.

Un monologo, 2006 (Folio Bilingue n° 141)

CETTE HISTOIRE-LÀ, 2007 (Folio n° 4922)

Dans la collection Écoutez lire

SOIE (2 CD)

NOVECENTO : PIANISTE (2 CD)

Aux Éditions Albin-Michel

CHÂTEAUX DE LA COLÈRE, 1995 (Folio n° 3848)

SOIE, 1997 (Folio n° 3570)

OCÉAN MER, 1998 (Folio n° 3710)

L'ÂME DE HEGEL ET LES VACHES DU WISCONSIN,
1999 (Folio n° 4013)

CITY, 2000 (Folio n° 3571)

NEXT. Petit livre sur la globalisation et le monde à venir, 2002

SANS SANG, 2003 (Folio n° 4111)

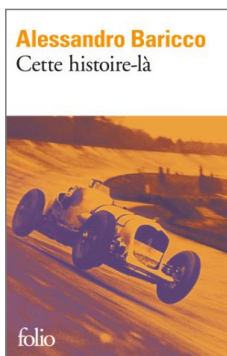
HOMÈRE, ILIADE, 2006 (Folio n° 4595)

Aux Éditions Calmann-Lévy

CONSTELLATIONS, 1999 (Folio n° 3660)

Aux Éditions Mille et une nuits

NOVECENTO : PIANISTE, 2000 (Folio n° 3634)



Cette histoire-là

Alessandro Baricco

Cette édition électronique du livre
Cette histoire-là d'Alessandro Baricco
a été réalisée le 17 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070389803 - Numéro d'édition : 164046).

Code Sodis : N43884 - ISBN : 9782072409479
Numéro d'édition : 229632.